

—Oh Dick !... Comme c'est vilain d'abuser d'une pauvre fille comme moi !...

—Je vous jure que je vous dis la vérité.

—Alors !... Vous vous êtes attaché à moi... Je compte pour quelque chose dans votre existence ?...

—Vous le savez bien !... Vous vous en êtes bien aperçue.

—Voyons ! Dick !... Non... je ne veux pas vous donner ce nom de Dick dont tout le monde se sert... Voulez-vous... me donner... comment dirai-je à mon tour ?... oui, voulez-vous me donner une grande joie ?

—Laquelle ?... Parlez !... Parlez vite !...

—Laissez-moi vous appeler... Richard ?

—Quoi, vous savez que je m'appelle ainsi ?...

—Le baronnet sir Richard Barcklay.

—Qui vous en a informée ?...

—Oh ! il y a longtemps que je vous connais... Je vous ai admiré, suivi... à Londres, à Paris. Ah ! vous ne vous occupiez pas de moi... Vous n'abaissiez même pas vos regards sur une pauvre fille qui n'avait d'yeux que pour vous...

—Que dites-vous ? — s'écria Foot-Dick au comble de l'étonnement.

—La vérité... Et... oh ! j'ai été bien malheureuse, allez !... j'ai versé parfois bien des larmes !... je savais que vous en aimiez une autre... je me disais... oh ! vous ne saurez jamais toutes les sottises que je me suis débitées... Et... comme je ne pouvais chasser cette fatale passion de mon cœur... j'ai fini par me tenir ce raisonnement : "Puisqu'il en aime une autre... Puisqu'il est à jamais perdu pour moi... je veux qu'il soit au moins mon ami..." Et j'ai tout fait pour obtenir ce résultat...

Et plongeant ses yeux énamourés dans ceux de Foot-Dick, elle murmura, découvrant ses adorables petites dents, comme si elle eût voulu le dévorer de caresses :

—Car vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

—Votre ami !... mais... ne voyez-vous pas... ne vous rendez-vous pas compte...

Lucy Forster se recula vivement.

—Oh ! je vous en supplie... je vous en conjure... ne cherchez pas à me tromper... ce serait bien mal !...

—Moi, vous tromper !...

—Allons ! mon ami !... vous n'allez pas me dire que vous m'aimez, n'est-ce pas ?... Je sais parfaitement... J'en ai éprouvé assez de chagrin... Oui, hélas ! je sais parfaitement que vous aimez, que vous adorez miss Miouzie, et depuis longtemps... Elle est merveilleusement jolie, du reste, et bonne, et charmante... et je comprends parfaitement votre amour...

—Pourquoi venez-vous me parler de Colette ?...

—Parce que vous l'aimez !... qu'elle vous le rend bien... elle me l'a dit, la chère petite créature... mais... chut... Pas un mot de plus... Voilà M. Crickton.

Le directeur se montrait, en effet, arrivant juste à point pour mettre un terme à un entretien qui menaçait de devenir singulièrement brûlant.

—Eh bien ! on ne travaille pas... La scène à faire ?... Où en êtes-vous ?...

—Nous en parlions, — fit avec aplomb Lucy Forster, — mais je ne suis pas d'accord avec Foot-Dick... Ça ne marchera pas du tout... Nous allons creuser cela à cheval... Peut-être dans le mouvement giratoire du manège trouverons-nous ce que nous cherchons.

Et les chevaux sellés, amenés, Foot-Dick et Lucy Forster purent reprendre en toute liberté leur entretien, car tandis qu'ils exécutaient leurs passes et leurs voltes, personne ne pouvait surprendre leur entretien.

La séance fut très longue, ce jour-là... Les chevaux ne semblaient nullement comprendre ce que l'on voulait obtenir d'eux.

Pendant tout le temps Foot-Dick, penché sur l'encolure de son cheval, ne cessait de parler avec une animation passionnée à Lucy Forster... Celle-ci souriait, et une expression de joie triomphante se lisait dans ses yeux superbes.

C'était partie gagnée, c'était ville prise...

Foot-Dick capitulait sans même s'être défendu.

Lorsqu'ils quittèrent le manège, un jour très gris enveloppait les couloirs entourant le cirque. Une obscurité douce obscurcissait les ombres en cette partie, où les chevaux qui venaient d'avoir leur repas du soir, s'ébrouaient dans leurs stalles. Les palefreniers n'étaient plus là, ayant quitté l'établissement pour aller dîner.

En cet endroit complètement désert, Lucy Forster et Foot-Dick s'avançaient, se tenant par la main.

Derrière une immense toile, on entendait l'étouffé et léger bruissement des éléphants qui achevaient leur provende avec de sourds grondements joyeux.

Lucy Forster s'assura que le cirque était complètement désert, et tenant toujours dans la sienne la main de Richard :

—Alors, — dit-elle à mi-voix, — c'est bien vrai que vous m'aimez un peu ?

—Mais vous avez bien que je vous adore.

Et l'attirant doucement à lui, il l'a tint longtemps embrassée.

Était-ce une illusion, un rêve, un remords de conscience prenant une forme imprécise, mais réelle ?...

Dans la pénombre, il lui sembla que le rideau de la stalle des éléphants venait de s'ouvrir, et que, par l'entre-baillement, apparaissait la face convulsionnée de Colette ! ! !

IV

Les forces de Jean Cloarec étaient complètement revenues, et avec elles toute son intelligence.

Oh ! le docteur Jourdain pouvait se vanter d'avoir encore cette fois réussi une belle cure !

Françoise était bien heureuse, son fiou reprenait chaque jour son allure et sa forme des temps passés.

Il ne restait des jours de malheur que les souvenirs douloureux et tristes, comme la meurtrissure qui longtemps persiste après un coup violemment porté. Tout comme le corps, le cœur conserve à jamais de cruelles cicatrices.

Maintenant, Jean faisait de longues courses à travers la contrée, passant en revue, les uns après les autres, tous les villages voisins.

Le soir, il rentrait accablé par la saine fatigue, et la vieille Françoise, en lui prodiguant toutes les tendres caresses dont pendant si longtemps il avait été privé, lui demandait :

—Mais où as-tu été encore, mon cher enfant ?...

Et en embrassant sa mère à pleins bras, Jean répondait avec un hochement de tête :

—J'ai passé par Montbazou, par la Vallières, par...

Ou bien :

—J'ai été jusqu'à Chinon, à Azay, je suis revenu par Savonnières.

—Tout ça à pied ?

—J'ai trouvé un boulanger qui m'a fait monter et m'a bien abrégé de deux lieues, maman...

—Tu t'éreinteras, mon pauvre enfant !...

—Pas de danger. J'ai trop appris à marcher, maman... Et puis, j'ai mon idée.

Et un beau matin, il la développa tout net, son idée. Et, par ma foi, elle n'était point du tout mauvaise.

Il s'agissait de mettre un peu au jeu pour gagner largement sa vie en faisant un commerce honorable.

Ça n'est pas pour rien que ce beau pays de Touraine a été appelé "le Jardin de la France".

Les Allemands nous l'envient assez !... ils donneraient leurs champs de pommes de terre et de houblons pour nos belles vignes de Chinon, de Vouvray, de Bourgueil.

La bière alourdit, le vin égaie... Le bon vin, c'est des rayons de soleil mis en bouteille.

Donc, jardins de fleurs et jardins de fruits. Et l'on fait dans les grandes villes, et à Tours principalement, une considérable consommation de beaux fruits juteux et dorés, qui, admirablement, complètent un repas... car, si l'on arrive à bien boire en Touraine, on aime également à bien manger... Et donc !... l'un ne va guère sans l'autre.

—Maman, — avait dit Jean Cloarec, — je ne sais ce que vous possédez, mais à mon avis, vous ne devez pas être bien riche.

Et Françoise de répondre :

—Oh ! mon enfant, grâce à la générosité de la famille de Chazay, depuis la mort de ton pauvre père, nous avons toujours été à l'abri du besoin. J'ai la maison qui m'abrite, le champ, le clos, la petite vigne et les deux belles vaches que tu sais... Maintenant, dame, comme j'espérais toujours que me reviendrait mon enfant, j'ai vécu avec pas grand'chose, mettant de côté pour que tu trouves ça à ton retour... Le bon Dieu m'a exaucée, tu as bien souffert, mais tu es revenu, pour consoler les dernières années de ta vieille mère.

Et elle ajouta, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

—Que le nom du Seigneur soit béni !...

—Oui, maman ! C'est très bien !... Hélas !... toute votre vie vous vous êtes donc privée pour moi ! Mais sur vos vieux jours, comme vous dites, qui dureront bien longtemps je l'espère, car vous êtes forte et vaillante, je ne veux plus que vous vous priviez... Et je ne dois pas demeurer à ne rien faire... Je veux travailler.

—Travailler, c'est le sort commun, je le sais bien, nous devons tous travailler... Mais que feras-tu, mon enfant ?... Tu ne veux pas redevenir matelot, pour me quitter encore !... Ah ! non ! cette fois-ci, j'en mourrais, vois-tu !... Et un métier, tu n'en as point appris.

—Il ne s'agit point de vous quitter, ma mère. Soyez certaine que